

Écologie et droit des animaux

de Ted Benton¹*Natural Relations. Ecology, Animal Rights and Social Justice*, Londres, Verso, 1993.

pu contribuer à effacer les traces d'un éco-communisme naissant. Mais la rupture est bien davantage imputable à la réaction stalinienne et au productivisme bureaucratique des années trente, qui ont abouti à l'écrasement de l'écologie soviétique naissante. Les deux phénomènes, bien que relevant de démarches contraires, ont cependant pu se conjuguer de manière assez paradoxale.

Pour renouer le fil rompu d'une écologie critique, Bellamy Foster nous invite à redécouvrir un personnage peu connu qui aurait pu, selon lui, servir de trait d'union entre la proto-écologie de Marx et l'écologie contemporaine, s'il n'avait été tué à l'âge de 29 ans, en février 1937, en combattant en Espagne dans les rangs du bataillon britannique des Brigades Internationales. Christopher Caudwell (de son vrai nom Christopher St John Sprigg) a laissé avant sa mort des essais brillants: *Illusions and Reality*, *Studies and Further Studies in Dying Culture*, *The Crisis in Physics*, *Romance and Reaction*, tous publiés à titre posthume. *Heredity and Development*, que Bellamy Foster considère comme le plus important, n'a été publié en anglais qu'en 1986. Caudwell y traite de la crise de la biologie et des rapports entre les organismes et leur environnement, en s'efforçant d'éviter le scientisme positiviste sans tomber dans les travers du « marxisme occidental ». Il aurait ainsi exploré les voies d'une écologie dialectique, inscrite dans la tradition britannique qui va de William Morris à Raymond Williams ou à E. P. Thompson.

Le plaidoyer de Bellamy Foster en faveur d'une écologie de Marx est sans doute unilatéral. Il relativise les contradictions bien présentes chez Marx lui-même, ses élans productivistes et ses enthousiasmes prométhéens. Du moins contribue-t-il à rétablir une compréhension contrastée et nuancée de sa critique de l'économie politique, rappelant notamment sa polémique contre l'héritage de la « théologie naturelle » et de « l'économie pastorale », dont un certain romantisme écologique perpétue la mystique cachée (Bellamy Foster développe à ce sujet un rappel historique éclairant). Il souligne surtout une constance et une cohérence, trop souvent sous-estimées et ignorées par des lecteurs pressés qui réduisent les remarques écologiques de Marx à des intuitions accidentelles, sans lien profond avec le noyau dur de sa théorie. Il nous invite ainsi à réfléchir sur les présupposés et les fondements d'une écologie matérialiste et dialectique.

Daniel Bensaïd

¹ John Bellamy Foster est directeur du journal *Organization & Environment*, et auteur notamment de *The Vulnerable Planet*, 1999.

Depuis la publication en 1992 du livre polémique et résolu anthropocentrique de Luc

Ferry, *Le Nouvel Ordre écologique*, les termes du débat sur la place et les droits des animaux ont commencé à évoluer en France, avec notamment les travaux d'Élizabeth de Fontenay et celui, en cours, de Jacques Derrida. Dans le monde anglo-saxon, la controverse vient de bien plus loin. Alors que les problématiques socialistes et écologistes radicales mettaient l'accent sur la totalité organique du vivant, les défenseurs du droit des animaux, comme Tom Regan (*The Case of Animal Rights*, Londres, 1988), voient, dans l'attention portée aux écosystèmes au détriment des organismes individuels, une forme de fascisme! R. G. Frey (*Interests and Rights. The Case against Animals*, Oxford, 1980) estime au contraire que l'on peut reconnaître aux animaux un statut d'êtres conscients et des besoins, mais non point les capacités psychologiques complexes – telles que le désir – liées à l'exercice du langage. D'autres auteurs voient dans cet argument une surestimation du rôle social du langage parlé ou écrit, et une sous-estimation des formes non langagières d'expression et de communication. Ces défauts seraient liés à une conception devenue indéfendable de « la grande chaîne de l'être », dans laquelle le comportement animal relèverait d'un stade primitif alors que l'homme en serait l'aboutissement et le couronnement. Ted Benton souligne que la reconnaissance par Regan d'un droit des animaux n'est pas synonyme d'une reconnaissance de droits égaux. Dans la mesure où les animaux ne sont pas capables de faire valoir leurs droits par eux-mêmes, ces droits doivent être proclamés en leur nom. Cette attribution implique une sorte de paternalisme humain envers l'animal (T. Benton, p. 93).

Jay Bernstein insiste sur le fait que la proclamation des droits de l'homme est indissociable de l'appartenance à une communauté spécifiquement politique que l'on ne saurait, sauf extrapolation analogique, trouver chez l'animal². Benton souligne au contraire que les animaux sont bel et bien intégrés à l'organisation sociale humaine. Ils y subissent des dommages qui devraient être pris en considération dans une conception libérale des droits individuels élargie au-delà des frontières de l'humain. Il partage sur ce point la proposition de

Tom Regan, selon laquelle, les « animaux non-humains » peuvent et doivent faire l'objet d'une préoccupation morale. Il reconnaît aux animaux des droits qui ne sont pas pour autant « des droits égaux ». Car une telle égalité en droit supposerait un rapport de réciprocité entre humains et animaux, un lien étroit entre droits et citoyenneté, et surtout une aptitude des animaux à exprimer leurs droits de manière autonome. Cette triple objection plaide fortement, selon Benton, contre la thèse de Regan.

La controverse oppose sur le fond un courant « continuiste », qui soutient la continuité entre l'espèce humaine et le règne animal, et un courant « espéciste » (ou anthropocentrique), qui défend la singularité irréductible de l'espèce humaine dans le système du vivant.

Steven Rose revendique ainsi fièrement son « espécisme »³. Il s'interroge de manière polémique sur l'existence de frontières susceptibles de départager le règne du vivant, entre des animaux pourvus de droits d'un côté et, d'un autre côté, des animaux (des insectes?) qui en seraient dépourvus. Seuls les humains, affirme-t-il, décident qui a des droits et les reconnaissent comme tels. Seuls ils se définissent comme les acteurs de leur propre histoire. Les droits et devoirs sont donc constitutifs d'une « loyauté envers l'espèce ». En revanche, la compassion envers les animaux serait suspecte de diversion (parfois misanthropique) par rapport aux misères sociales des humains.

Benton rappelle que l'humanisme anthropocentrique a presque toujours constitué une caractéristique de la culture de gauche. Que seuls les humains puissent avoir des droits et des devoirs moraux ne signifie pas, selon lui, que l'on ne puisse en reconnaître aux animaux, car cette reconnaissance ne se limite pas à la validation d'une revendication clairement formulée : lorsque les femmes ou les Noirs ne se mobilisaient pas explicitement pour leurs droits, ces droits n'en existaient pas moins. Rose admet d'ailleurs que nous « devons » nous comporter correctement envers les animaux. Mais l'attribution de droits demeure pour lui une activité spécifiquement humaine. Ainsi, dans la mesure où les animaux ne sont pas avec les humains dans une relation économique réciproque, leur appliquer le concept d'exploitation, qui n'a de sens précis que dans un rapport social historiquement déterminé, relèverait de la confusion pure et simple. Dans une perspective proche, Francis et Norman estiment que « les êtres humains peuvent à juste titre accorder plus de poids aux intérêts humains qu'à des intérêts animaux d'intensité comparable, non en vertu de propriétés supposées différentes, mais parce que les êtres humains ont avec les autres êtres humains un type de relation qu'ils n'ont pas avec les animaux ». Ils soutiennent ainsi, sur le ton du défi, que « certains animaux sont plus égaux que d'autres » (L. P. Francis et R. Norman, « Some Animals are More Equals than others », *Philosophy* 53, 1978).

Les thèses « discontinuistes » ou « espécistes » privilégient donc la communauté humaine par rapport à la communauté des vivants (ou à la communauté de leurs communautés).

Contre ces diverses formes d'anthropocentrisme, Ted Benton revendique au contraire un « continuisme » radical. Son approche a en commun avec celle de ses interlocuteurs l'importance cruciale accordée aux rapports sociaux, « mais elle prend en même temps au sérieux le continuisme entre l'humain et l'animal que présuppose la littérature sur les droits des animaux ». Il soutient la thèse de Mary Midgley (*Beast and Man*, Brighton, 1979), selon laquelle les humains ne sont pas seulement « comme des animaux », mais « sont » des animaux : « Je suggère qu'une conception naturaliste (mais non réductionniste) de la nature humaine et [que] le continuisme humain/animal qui en découle devraient compléter l'approche sociale-relationnelle par l'attention accordée à la signification morale de l'interdépendance écologique » (*ibid.*, p. 18).

Benton voit en effet dans l'émergence de politiques radicales opposées à la maltraitance des « animaux non-humains » une réponse aux contradictions culturelles de plus en plus fortes générées par le capitalisme urbain-industriel. La relation sociale qui se développe entre humains et animaux fait de plus en plus de ces derniers une composante des sociétés humaines. Ils sont amenés à remplacer le travail humain, à satisfaire les besoins organiques humains, à servir le divertissement humain. En tant que sources de travail, de nourriture, ou de loisir, les animaux peuvent aussi devenir des objets d'exploitation commerciale et des sources de profit. Ils peuvent servir au maintien coercitif de l'ordre établi (chiens policiers, etc.). Il n'est donc pas surprenant, comme l'a souligné Mary Midgley, que les métaphores animales occupent une place aussi importante dans l'image de nous-mêmes, ainsi qu'en témoigne la représentation animale dans le dessin animé.

Humains et animaux sont devenus économiquement interdépendants. Ils sont également écologiquement interdépendants. Les animaux subissent donc de plus en plus les conséquences des rapports sociaux de production et de reproduction. Ils sont soumis à une « réification de plus en plus intense et se voient systématiquement nier toute reconnaissance en tant qu'êtres doués de vie subjective ». Leur subordination aux impératifs de l'agriculture intensive (élevage en batterie, abattage industriel...), ou leur instrumentalisation médicale dans les pratiques du clonage par exemple, ne sont que la forme logique extrême de cette réification.

Le souci éthique envers les animaux rejoindrait ainsi les intérêts anthropocentriques inscrits dans la dégradation de l'environnement, dans les catastrophes alimentaires, ou dans les désastres sanitaires. En mettant en évidence leurs communs dénominateurs, l'écologie critique exigerait en effet une révision de

l'anthropocentrisme unilatéral qui a caractérisé en général le mouvement socialiste. Car : « Même si l'on partage l'idée selon laquelle seuls les êtres humains peuvent être des agents moraux, il n'en résulte pas que seuls les humains peuvent faire l'objet d'une attention morale. On peut soutenir que la moralité n'est pas seulement la question de savoir comment les agents moraux doivent se comporter les uns envers les autres, mais aussi la question de savoir comment ils doivent se comporter envers les autres espèces d'êtres qu'ils rencontrent au cours de leurs activités [...] Même d'un point de vue anthropocentrique, il y aurait encore place pour une obligation morale envers les êtres qui ne sont pas des acteurs moraux. On peut en effet distinguer une obligation directe d'une obligation indirecte. Par exemple, les obligations concernant les animaux non-humains ne sont pas des obligations *envers* eux, mais doivent être comprises et justifiées comme des obligations indirectes envers les acteurs moraux dont les intérêts ou les droits peuvent être affectés par la manière dont les animaux sont traités » (*ibid.*, p. 75).

Réédité par les éditions Verso, le livre de Ted Benton, sans clore le débat, apporte une contribution stimulante à la réflexion sur les sources de la morale et sur les écueils du relativisme moral, sur le rôle que joue chez certains marxistes productivistes le joker de l'abondance (leur permettant de se débarrasser à bon compte des questions de la justice), ou encore sur les pré-supposés philosophiques de Marx. Benton estime en effet que les écrits de jeunesse de ce dernier – et notamment les *Manuscrits de 1844* – restent prisonniers d'un « narcissisme de l'espèce » et d'un dualisme radical détachant l'homme du règne animal. Il admet cependant que ces textes, y compris ces *Manuscrits*, sont traversés de contradictions. L'approche de l'homme en tant qu'« être naturel humain » peut aussi bien fonder une compréhension non dualiste du rapport entre l'espèce humaine et ses conditions naturelles de reproduction : « Je ne cherche pas à utiliser l'éthologie du vingtième siècle contre Marx, mais plutôt à utiliser certains aspects de la pensée de Marx contre d'autres, partant du constat que ses textes sont travaillés en profondeur par une contradiction interne » (*ibid.*, p. 35).

On peut cependant se demander, au terme de cette lecture, s'il est indispensable d'aborder la responsabilité envers les animaux d'un point de vue moral difficile à fonder, et non simplement d'un point de vue écologique (ou d'une éthique immanente – spinozienne – de l'écologie critique). Pourquoi en effet moraliser l'écologie au point de ressusciter des transcendances qui évoquent la religiosité des anciennes théologies naturelles et la sacralisation du vivant ? N'est-ce pas au fond, jouer un anthropocentrisme (celui du privilège humain de pouvoir penser le monde en termes moraux) contre un autre (celui d'un humanisme égoïste plaçant l'humanité au sommet de la création) ? Ne serait-

il pas plus sage de penser l'interdépendance des êtres dans l'écosystème et leurs responsabilités réciproques du point de vue d'une éthique immanente et profane – spinozienne en somme – de l'écologie critique.

Samuel Liberman

- 1 Ted Benton est professeur de sociologie à l'université d'Essex. Il a notamment publié *The Rise and Fall of Structural Marxism*.
- 2 Jay Bernstein, « Right, Revolution, and Community », in P. Osborn ed., *Socialism and the Limits of Liberalism*, Londres/New York, 1991.
- 3 Steven Rose, « Proud to be an especist », *New Statesman and Society*, avril 1991.